

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

Le marchand de Venise d'après Shakespeare. Le
jugement de Portia

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 15-19

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LE MARCHAND DE VENISE

d'après SHAKSPEARE

(Fragment)

LE JUGEMENT DE PORTIA

La scène est à Venise.

On annonce la perte, corps et biens, de tous les navires d'Antonio, marchand vénitien, caution de Bassiano, son ami, pour trois mille ducats. Aux termes d'un billet imprudemment signé, le juif Shylock exige de son malheureux débiteur une livre juste de sa chair, coupée sur telle partie du corps qu'il lui plaira de choisir.

Portia, jeune épouse de Bassiano, est accourue, à l'insu de tous, déguisée en avocat, pour délivrer Antonio.

PORTIA. Quel est ici le marchand et quel est le Juif ?
— Vous vous nommez Shylock ?

SHYLOCK. Je me nomme Shylock.

PORTIA. Bien que votre procès soit d'étrange nature, les lois vous protègent. (*à Antonio*) Vous risquez d'être sa victime.

ANTONIO. Il le dit.

PORTIA. Reconnaissez-vous ce billet ?

ANTONIO. Je le reconnais.

PORTIA. Il faut donc que le Juif se montre miséricordieux.

SHYLOCK. Qui m'y forcera ?

PORTIA. La clémence ne s'impose pas : elle tombe comme la pluie du ciel. Deux fois bénie, elle est douce à celui qui donne et à celui qui reçoit. Elle figure parmi les attributs de Dieu lui-même et les puissances de la terre s'en approchent d'autant plus qu'elles savent mieux tempérer leur justice...

- SHYLOCK. Que mes actions retombent sur ma tête. La loi ! mon billet ! Qu'on applique la loi !
- PORTIA. Antonio n'est-il pas à même de rendre cet argent ?
- BASSIANO. Il le peut. Shylock refuse. Il est manifeste que la méchanceté opprime l'innocence. Je vous prie, que votre arrêt adoucisse la cruauté des lois.
- PORTIA. Ce serait un précédent fatal au bien de l'Etat.
- SHYLOCK. C'est un Daniel venu pour nous juger. Oui, un Daniel. Je te vénère, ô sage et prudent jeune homme.
- PORTIA. Le billet !
- SHYLOCK. Le voilà.
- PORTIA. Shylock, on t'offre le triple.
- SHYLOCK. Et mon serment ? J'ai un serment dans le ciel. Je me garderai bien de blesser ma conscience.
- PORTIA. On n'a pas tenu compte du délai. Le Juif peut donc exiger une livre de chair coupée tout près du cœur. — Encore une fois, aie pitié de ce marchand.
- SHYLOCK. Je vous rappelle mon billet.
- ANTONIO. Je supplie instamment la cour de rendre son jugement.
- PORTIA. Découvrez votre poitrine.
- SHYLOCK. Oui, la poitrine, le billet précise : tout près du cœur. — Oh ! le juge vertueux et perspicace !
- PORTIA. Avez-vous des balances pour peser la chair ?
- SHYLOCK. J'en ai de toutes prêtes.
- PORTIA. Il serait bon, Shylock, d'appeler un chirurgien à vos frais pour bander la plaie, de crainte que le patient ne perde son sang jusqu'à mourir.
- SHYLOCK. Le billet précise-t-il ce détail ?
- PORTIA. Non, mais la charité vous commande d'agir ainsi.
- SHYLOCK. Je ne pense pas, puisque le billet ne m'impose pas cette charge.

- PORTIA. Approchez, marchand. — Avez-vous quelque chose à dire ?
- ANTONIO. Très peu. — Je ne manque pas de courage. Votre main, Bassiano. Adieu, ne vous affligez point du malheur où je suis tombé pour vous. La fortune se montre pour moi plus indulgente que d'habitude. Elle a toujours coutume de laisser les misérables survivre à la perte de leurs biens. Elle me délivre d'une vieillesse tourmentée par l'indigence. Parlez de moi à votre noble épouse. Racontez-lui la mort d'Antonio et qu'elle juge si je vous aimais. Oubliez cette dette que je vais payer de tout mon cœur si le Juif enfonce le couteau comme je le souhaite...
- SHYLOCK. Nous perdons notre temps en bagatelles. Qu'on exécute la sentence. Allons, prépare-toi.
- PORTIA. Arrête un instant, ce n'est pas tout. Le billet ne t'accorde pas une goutte de sang ; les termes sont exprès : une livre de chair. Prends-la. Mais si, en coupant, tu verses une goutte de sang chrétien, la république confisquera tes biens à son profit.
- GRATIANO. O juge équitable ! Vois, Shylock, le savant juge !
- SHYLOCK. Est-ce la loi ?
- PORTIA. Tu en consulteras le texte, et puisque tu veux absolument qu'on te fasse justice, on te la fera plus que tu le voudras.
- GRATIANO. C'est un Daniel, un Daniel venu pour nous juger. Ecoute-le, Shylock !
- SHYLOCK. En ce cas, j'accepte le marché. Qu'on me compte trois fois le montant de l'obligation et qu'on relâche le chrétien.
- BASSIANO. Voici ton argent.
- PORTIA. Doucement : on rendra pleine justice au Juif. Je m'en réfère au billet.
- GRATIANO. Quel juge inouï ! C'est un nouveau Daniel, Shylock !
- PORTIA. Prépare-toi donc à couper ta chair. Ne verse

point de sang, ne tranche ni plus ni moins, mais tout juste la livre que vaut le billet. Si tu excèdes le poids, ne serait-ce que d'un cheveu, tu es mort.

GRATIANO. Te voilà pris. Juif insolent !

PORTIA. Pourquoi le Juif hésite-t-il ? Prends ce qui te revient.

SHYLOCK. Qu'on me rende la somme toute nue, que je puisse me retirer.

BASSIANO. La voici, tiens.

PORTIA. Il l'a refusée en présence de la cour. Tu oublies ton billet ?

GRATIANO. Un Daniel, te dis-je, un second Daniel. Je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot !

SHYLOCK. N'aurai-je pas même la somme engagée ?

PORTIA. Tu n'invoques plus ton billet ?

SHYLOCK. Eh bien ! que le diable l'acquitte. Je ne disputerai pas plus longtemps ici.

PORTIA. Retenez-le ! Lorsqu'un étranger attente par des voies directes ou indirectes à la vie d'un citoyen, les lois de Venise ordonnent la confiscation des biens et seul le duc peut lui faire grâce de la mort après que les juges l'auront condamné. Or il est notoire que tu as travaillé indirectement et même directement à la perte d'Antonio : à genoux donc et implore la clémence du prince.

GRATIANO. Sollicite la faveur de te pendre toi-même !

LE DUC. Afin que tu voies la différence de l'esprit qui nous anime, je te fais grâce de la vie sans que tu me la demandes. Quant à tes biens, la moitié appartient à Antonio, l'autre à la république. Cependant, par une humble soumission, tu peux changer cette peine en amende.

PORTIA. Oui, pour l'Etat ; non, pour Antonio.

SHYLOCK. Prenez ma vie et tout. Vous tuez ma famille quand vous m'ôtez les moyens de la soutenir ; vous m'arrachez la vie quand vous me retirez les aliments nécessaires à ma subsistance.

PORTIA. Que peut-il attendre de votre pitié. Antonio ?

- GRATIANO. Une corde gratis, rien de plus.
- ANTONIO. Je demanderai à Monseigneur le duc et à la cour qu'on lui laisse la moitié de ses biens sans exiger d'amende. Je serai satisfait de l'autre moitié que je rendrai, à la mort du Juif, au gentilhomme qui a enlevé sa fille, s'il consent à léguer par testament signé devant la cour, tout ce qui lui appartient, à son gendre Lorenzo et à sa fille Jessica,
- LE DUC. Il acceptera, sinon, je révoque le pardon que j'accorde.
- PORTIA. Que répond le Juif ?
- SHYLOCK. Je suis content,
- PORTIA. Qu'on dresse un acte de donation.
- SHYLOCK. Je vous en conjure, laissez-moi quitter ce lieu. Je me sens faiblir. Envoyez l'acte chez moi : je le signerai.
- LE DUC. Va-t-en, mais signe.
(*Shylock sort*)
- LE DUC. (*à Portia*). Monsieur, je vous invite à venir dîner chez moi.
- PORTIA. Je supplie humblement Votre Grâce de m'excuser. Il faut que je me rende ce soir à Padoue et que je parte sur-le-champ.
- LE DUC. Je suis fâché que vous n'ayez pas de loisirs !
— Antonio, témoignez au docteur toute votre reconnaissance, car vos obligations sont grandes.
(*Le duc et sa suite sortent*)
- BASSIANO. Vous avez arraché mon ami à des peines cruelles. Daignez recevoir les trois mille ducats de cet affreux billet.
- ANTONIO. Et comptez à jamais sur notre attachement et nos services.
- PORTIA. Un bienfait trouve en lui sa récompense. Mon âme est heureuse d'avoir pu vous délivrer. Lorsque vous me rencontrerez, vous saurez mieux encore combien je néglige mes intérêts au profit de l'amitié.

Sylvain BRIOLLET.